

ENTRETIEN AVEC FLORENT SIAUD, EN PRÉSENCE DE CARMEN JOLIN
ET ROSALIE LEBLANC HOULE, ASSISTANTE À LA MISE EN SCÈNE.

C.J. *Illusions* est la seconde pièce d'Ivan Viripaev à être présentée par Le Groupe de la Veillée. À quoi les spectateurs doivent-ils s'attendre de cette nouvelle œuvre ?

F.S. Les spectateurs qui vont s'attendre à voir la suite d'*Oxygène* vont sans doute être étonnés par *Illusions* : cette pièce a été écrite huit ans plus tard et nous fait découvrir un pan nouveau de l'œuvre de Viripaev. Après la révolte farouche de la jeunesse, c'est la voix de la maturité qui résonne ici. Elle livre une réflexion posée sur le sens de l'existence et la complexité des relations humaines. Le style du dramaturge russe n'a pas perdu de sa force. Mais au lieu d'agir de façon frontale, il emprunte des détours plus sinueux : sous couvert d'une certaine douceur, il inocule en nous le poison du doute. Il y a peu de dramaturges contemporains qui aient utilisé une technique aussi déroutante : la douceur de la forme nous met en confiance pour, finalement, nous laisser sortir de la salle avec une angoisse existentielle ! Il y a quelque chose de l'ordre du prestidigitateur chez Viripaev : l'air de rien, il génère un vertige profond à partir d'une écriture extrêmement maîtrisée qui avance masquée.

C.J. Est-ce que tu parles ici d'une stratégie dans la structure et dans la forme principalement ?

F.S. Le sens de la pièce réside moins dans la morale apparente que contient chaque récit que dans la façon dont, structurellement, ils se répondent les uns aux autres, se contredisent, se complètent ou s'annulent. En fin de course, difficile de démêler le vrai du faux : illusion et vérité deviennent des notions toutes relatives ! On s'achemine presque vers une sorte d'indécision générale. Ça n'est pas forcément du nihilisme, parce que le théâtre de Viripaev est habité par une profonde spiritualité. Le fait est, en tous les cas, que le dramaturge ne nous donne pas de réponse. Il dépose plutôt en nous une sorte de doute lumineux dont j'espère qu'il continuera à accompagner le spectateur à la sortie du spectacle.

C.J. D'après toi pourquoi ce titre d'*Illusions* ?

F.S. Le titre *Illusions* au pluriel laisse supposer que tout n'est que faux-semblants, mensonges, erreur de perspective. Pour autant, il ne nous laisse pas croire que, derrière les apparences trompeuses, il y aurait une vérité stable et cachée, à retrouver. Il suggère plutôt qu'il nous est impossible d'accéder à la vérité, que celle-ci n'existe peut-être même pas en soi, qu'elle ne s'approche qu'à travers l'expérience que nous, être subjectifs, nous pouvons en faire. L'illusion,

c'est l'envers d'un monde paradoxalement sans endroit, un envers qui se cherche indéfiniment, qui est complexe et dont on ne peut témoigner que par le filtre de notre regard, de notre sensibilité, de nos représentations.

C.J. Viripaev témoigne dans ses textes – c'est ce que je ressens à leur lecture – d'une sensibilité philosophique forte et éclairée sur notre monde actuel; il en ressort une sorte de sagesse profonde; un jour il expose nos faiblesses, il frappe violemment son poing sur la table puis, dans une autre pièce, il se fait accueillant et tendre devant les inévitables contradictions de l'humanité; révolté et humaniste à la fois ?

F.S. Viripaev nous invite à cultiver une double posture à l'égard du monde. D'abord la posture d'un détachement intérieur, selon lequel la vie consiste en une multitude de points de vue sans qu'il y ait nécessairement de vérité à laquelle se rattacher définitivement. Ensuite, une posture engagée et vivante, qui nous invite à trouver avec intégrité et exigence notre propre place au présent. Nous vivons dans un univers en proie à une crise d'ordre économique, politique, sociale et philosophique : dans notre monde en déroute où la jeunesse peine à comprendre quelles peuvent être ses perspectives d'avenir, faut-il se fier à une transcendance – quelle qu'elle soit – ou renoncer à la simple idée qu'elle existe ? Faut-il s'inventer de nouvelles valeurs ou bâtir sa vie sur la ruine des idéologies ? Selon quelles règles vivre avec l'autre, dans un monde où les lois, les systèmes étatiques et les religions sont en crise ? À travers une dramaturgie enveloppante, Viripaev fait rôder le spectre du nihilisme tout en gardant la porte ouverte à une forme de calme, de sagesse intérieure. À nous de choisir. Il ne décide de rien pour nous et nous renvoie à notre propre responsabilité.

C.J. Comment prévois-tu rendre tangible cette perspective du monde proposée par Viripaev ?

F.S. Avec le scénographe Romain Fabre, nous tentons de créer un dispositif englobant où cette interrogation existentielle puisse résonner avec insistance et puissance. Après avoir envisagé plusieurs scénarios, nous en sommes venus à l'idée qu'il fallait créer un espace commun entre le spectateur et les acteurs pour instituer ce que j'appellerais une communauté : non pas des acteurs en représentation d'un côté et des spectateurs venus assister à cette représentation, de l'autre ; mais plutôt une assemblée d'individus devant son unité éphémère au fait de se questionner ensemble, pendant une heure et demie, sur le sens de la vie, à partir de la vingtaine de récits déployés par Viripaev. De là est venu le rêve d'une grande boîte bleue, concrète et onirique tout à la fois.

C.J. Concrètement, la pièce présente deux hommes et deux femmes racontant, dans une vingtaine de récits, la vie de deux autres couples plus âgés d'eux d'une quarantaine d'années. Qui sont-ils ?

F.S. Dennis et Sandra, Margaret et Albert forment deux couples aux parcours qui cohabitent, se croisent voire se frôlent dangereusement. Rien ne dit explicitement que les narrateurs soient organisés en couples ou qu'ils soient eux-mêmes les personnages dont ils racontent les vies. Mais l'analogie entre ceux qui racontent et ceux qui ont vécu est forcément tentante. Ces quatre narrateurs parlent-ils d'eux-mêmes ? Dans ce cas, ils le feraient en faisant l'expérience d'une étrangeté à leur propre vie, parlant d'eux comme d'étrangers, un procédé que Viripaev utilise d'ailleurs dans son autre pièce *Le jour de Valentin*. J'ai l'impression que le dramaturge russe cherche à mettre en lumière la façon dont nous devenons différents de ce que nous avons été et dont, de seconde en seconde, nous devenons étrangers à nous-mêmes et donc au regard que nous portons sur le monde. Notre identité est en perpétuel devenir, à la fois stable et changeante, si bien que s'interroger sur elle, c'est s'abandonner à un voyage intérieur entre les différentes possibilités qui nous traversent dans une vie.

C.J. Est-ce qu'on peut dire que l'amour est un motif central dans *Illusions* ?

F.S. Oui, le motif de l'amour est essentiel dans *Illusions* parce qu'il entre en ligne de compte pour éclairer la question centrale de la pièce : l'existence a-t-elle un sens ? À travers ces personnages, les narrateurs se demandent dans quelle mesure on peut répondre à cette question à la lueur de l'amour. À plusieurs reprises, on a l'impression que les personnages pourraient passer sur terre sans trouver de sens à leur existence et se replier dans une solitude aussi stérile que vaine. L'amour est alors invoqué comme étant cette faculté qui nous met en relation avec les autres, qui nous projette hors de nous-mêmes, nous ouvrant du même coup au monde. Cela dit, Viripaev n'évite pas les risques de cette projection hors de soi : à partir du moment où l'amour est projection, il est aussi faux-semblant, illusion, fantasme. En nous conduisant vers l'autre, il ne se contente pas de nous révéler ; il nous fait faire l'expérience terrible de l'inadéquation, de la différence, de l'impossible fusion avec celui qui n'est pas nous. C'est ce que raconte avec pudeur l'un des contes proposés par la première femme : un jour pendant les vacances de Noël, Dennis vit soudain une sorte d'épiphanie en contemplant les étoiles de décembre quand, au même moment, sa femme Sandra est frappée par le morcèlement du monde et le non-sens de l'existence. Dans le silence d'un salon plongé dans l'obscurité, deux êtres sont là ; l'un est exalté, l'autre dévasté : c'est le mystère du couple selon Viripaev. Être ensemble et ailleurs, en même temps.

C.J. Ne pourrait-on pas y voir aussi que l'amour est composé d'un spectre très large d'expériences humaines, surprenantes, inattendues; que l'amour lui-même est façonné de toutes ces imperfections, demi-vérités, tous ces mensonges, secrets, désirs; que l'amour nous traverse par des voies inattendues, surprenantes, cachées, camouflées et que c'est à travers cette circulation complexe dans notre sang même que nos vies imparfaites sont nourries, sont enrichies de cette complexité, au prix d'un grand vertige.

Pause

R.L.H. En répétitions, tu as mentionné cette citation de Galin Stoev sur les textes de Viripaev : « la tragédie ne se montre pas comme phénomène extérieur à nous, lointain, elle procède de l'intime, mais se vit de l'intérieur ». Je voulais savoir où se situait le tragique dans *Illusions* ?

F.S. Avec son ton calme et apaisé, la pièce n'a pas l'air d'investir le terrain du tragique. Pourtant, ce n'est qu'une... illusion, si j'ose dire ! Chez Viripaev, le tragique n'a pas une expression aussi ostentatoire que chez certains grands dramaturges du répertoire. Bien sûr, on pourrait faire certains parallèles troublants : par exemple, *Illusions* se termine avec quatre récits de morts ; et je ne peux m'empêcher de les comparer aux récits de morts en série qui clôturent des tragédies de Shakespeare comme *Othello* ou *Le Roi Lear*. Mais, au-delà de ces ressemblances, il est clair que Viripaev n'est pas séduit par le côté spectaculaire du tragique. Il le cherche plutôt ailleurs, dans nos petits dilemmes quotidiens, dans nos erreurs spontanées de jugements, dans nos mensonges improvisés qui accouchent parfois de cataclysmes insoupçonnés, dans la force torrentielle et difficile à contenir de notre désir. Viripaev se met à l'écoute de la façon dont, tous les jours, le tragique agit en chacun de nous.

R.L.H. Il y a donc, chez Viripaev, une certaine remise en question d'une tradition théâtrale et ça doit se refléter dans le jeu des acteurs...

F.S. En effet Viripaev se méfie d'une certaine tradition théâtrale. Il n'y a pas ici d'action, de combat ou de conflit explicites comme il y en avait dans la plupart des pièces jusqu'au début du XX^e siècle. Et pourtant, on ne peut pas dire que son théâtre soit abstrait ou conceptuel. Il y a bien chez lui des péripéties, mais elles interviennent dans la façon dont les récits se contredisent, ou s'éclairent rétroactivement. Plus encore, il y a dans le théâtre de Viripaev une véritable action de la pensée. Les quatre narrateurs d'*Illusions* nous font écouter des êtres pensants qui tentent vigoureusement de surmonter les dilemmes qui les troublent, d'apprivoiser le mensonge, de refouler des désirs interdits, de redéfinir leur conception de la vie au contact de ce qu'ils vivent à chaque instant. Chacun d'eux se livre constamment à des efforts de pensée

considérables, presque sportifs, pour se réajuster au monde, se comprendre eux-mêmes et comprendre l'autre. Ils sont portés par l'énergie et la fatigue du doute.

C.J. Est-ce l'axe que tu vas emprunter ?

F.S. C'est l'un des axes possibles. Cela veut dire que la scène est un espace de la pensée. Non pas seulement un espace abstrait, mais un espace où la pensée se manifeste dans ce qu'elle a de physique, de contradictoire, d'énergique, d'agissant. Chez Viripaev, chacun trouve au fond la justification de son existence dans le fait de penser. C'est ce qui est d'une beauté saisissante dans son théâtre. À l'heure où l'endoctrinement, c'est-à-dire l'anesthésie de la pensée vivante, reprend ses droits dans le monde, il nous dit que la raison d'être de l'être humain c'est d'exister à travers un constat effort de pensée.

C.J. Ici, on est face à un univers théâtral presque sans mouvement, stable, sans dialogue. Comment «cet effort de la pensée» pourra se traduire théâtralement dans *Illusions* ?

F.S. Viripaev ne convoque que deux hommes et deux femmes qui ne « sont venus que pour raconter des histoires » et qui, à la limite, se réduisent donc presque à leur fonction. Mais ce qui m'intéresse pourtant en eux, c'est que ce sont des narrateurs traversés par des récits, par des souvenirs, par une volonté de témoigner. Je me pose la question des points de jonction qui se créent entre eux, de la nécessité qui les réunit pour partager avec le public une communauté d'histoires, de la puissance du désir qui, éventuellement, circule de l'un à l'autre. J'aime à penser que ces quatre narrateurs sont faits d'une alchimie étrange : à la fois enveloppe immatérielle de portes-voix et d'être de rêves, mais aussi personnes de chair et de sang, doubles du spectateur dans cette enquête sans réponse sur le sens de l'existence et les turbulences de l'amour. *Illusions* c'est la caisse de résonance de la crise spirituelle que traverse notre monde en déroute.

.....

SOURCE/ LE GROUPE DE LA VEILLÉE

BILLETTERIE

514 526.6582 | billetterie@laveillee.qc.ca

ACHAT EN LIGNE

theatreprospero.com

HORAIRE DES SPECTACLES

mardi, jeudi et vendredi 20 h / mercredi 19 h / samedi 16 h

17 MARS AU 11 AVRIL 2015

THÉÂTRE
PROSPERO
1371, RUE ONTARIO EST
BILLETTERIE 514.526.6582
ACHAT EN LIGNE
THEATREPROSPERO.COM